

Le hareng saur

Il était un grand mur blanc – nu, nu, nu,
Contre le mur une échelle – haute, haute, haute
Et, par terre, un hareng saur – sec, sec, sec.

Il vient, tenant dans ses mains – sales, sales,
sales,
Un marteau lourd, un grand clou – pointu, pointu,
pointu
Un peloton de ficelle – gros, gros, gros.

Alors il monte à l'échelle – haute, haute, haute,
Et plante le clou pointu – toc, toc, toc,
Tout en haut du grand mur blanc – nu, nu, nu.

Il laisse aller le marteau – qui tombe, qui tombe,
qui tombe,
Attache au clou la ficelle – longue, longue, longue,
Et, au bout, le hareng saur – sec, sec, sec.

Il redescend de l'échelle – haute, haute, haute,
L'emporte avec le marteau – lourd, lourd, lourd,
Et puis, il s'en va ailleurs – loin, loin, loin.

Et, depuis, le hareng saur – sec, sec, sec,
Au bout de cette ficelle – longue, longue, longue,
Très lentement se balance – toujours, toujours,
toujours.

J'ai composé cette histoire – simple, simple,
simple,
Pour mettre en fureur les gens – graves, graves,
graves,
Et amuser les enfants – petits, petits, petits.

Charles Cros

L'albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Charles Baudelaire

Le cosmonaute et son hôte

Sur une planète inconnue,
 un cosmonaute rencontra
 un étrange animal;
 il avait le poil ras,
 une tête trois fois cornue,
 trois yeux, trois pattes et trois bras !
 « Est-il vilain ! pensa le cosmonaute
 en s'approchant prudemment de son hôte.
 Son teint a la couleur d'une vieille échalote,
 son nez a l'air d'une carotte.
 Est-ce un ruminant ? Un rongeur ? »
 Soudain, une vive rougeur
 colora plus encor le visage tricorne.
 Une surprise sans bornes
 fit chavirer ses trois yeux.
 « Quoi ! Rêvé-je ? dit-il. D'où nous vient, justes
 cieux,
 ce personnage si bizarre sans crier gare !
 Il n'a que deux mains et deux pieds,
 il n'est pas tout à fait entier.
 Regardez comme. il a l'air bête,
 il n'a que deux yeux dans la tête !
 Sans cornes, comme il a l'air sot ! »
 C'était du voyageur arrivé de la Terre
 que parlait l'être planétaire.
 Se croyant seul parfait et digne du pinceau,
 il trouvait au Terrien un bien vilain museau.
 Nous croyons trop souvent que, seule, notre tête
 est de toutes la plus parfaite !

Pierre Gamarra

Les Mouettes

Le poète s'est rendu au bord de la mer pour y écrire
 ses œuvres complètes ; mais voilà ! il y a les
 mouettes !

Le poète parle :

« Vos gueules ! vos gueules ! les mouettes !
 cessez de brailler dans l'écume
 pressez-moi plutôt de vos plumes
 pour tremper dans de l'encre violette

Je voulais faire mes œuvres complètes
 au bord de la mer, dans les brumes
 tout ce que j'ai gagné c'est un rhume
 et vos cris me cassent la tête

J'en ai marre de vos gueules de scie
 je crache je tousse je m'essuie
 le nez avec de vieux Kleenex

Je deviens bête grognon et sourd
 mais comme j'ai une rime en « ex »
 je vais prendre le train de retour. »

Et ainsi le poète est revenu à Paris, après avoir
 composé le poème aux mouettes que vous venez de
 lire

Jacques Roubaud

Saint Martin

La mère est ce qu'il y a de patient et de fidèle et de tout près et
 toujours pareil et de toujours présent.

C'est toujours la même figure attentive, et c'est toujours, sous son
 regard, le même enfant.

Qui sait que tout lui appartient sans pitié et qui vous trépigne de
 ses deux pieds sur le ventre.

Mais le père est ce qui n'est jamais là, il sort et l'on ne sait jamais
 au juste quand il rentre.

L'hôte aux rares paroles du repas que le journal dès qu'il a quitté la
 table, réengloutit :

Un bonjour, un bonsoir distraits, une ou deux questions de temps
 en temps, une explication difficile et pas finie.

Puis subitement parfois quelques jeux violents et courts et
 l'intervention terrifiante de ce gros camarade.

Et cependant c'est bon, cette grosse main quand on ne sait plus
 au juste où l'on est, qui vous prend, ou sur le front cette caresse
 furtive quand on est malade.

Paul Claudel